

# LA PLACE DE L'ÉCRIT

par Sandra Meshreky

Université Paris 8, département de psychanalyse, 2011

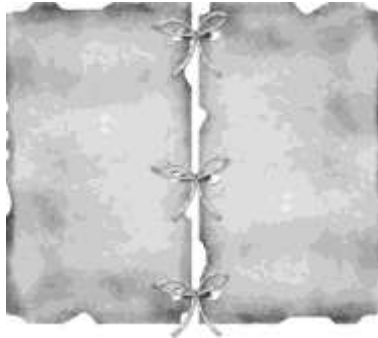
## Introduction

Dans les séminaires *L'identification*<sup>1</sup> et *D'Un Autre à l'autre*<sup>2</sup>, Lacan affirme d'abord l'antériorité historique de l'écriture sur la parole. Mais à partir *D'Un discours qui ne serait pas du semblant*, il inverse sa théorie : « *l'écrit n'est pas premier mais second*<sup>3</sup> ». Dans *Encore*, son hésitation se redouble de ce qui semble être le désaveu de ses propres écrits : « *un jour, sur la page d'enveloppe d'un recueil que je sortais – poubellication ai-je dit – je n'ai pas trouvé mieux à écrire que le mot Écrits.*<sup>4</sup> »

C'est que, précise-t-il au même endroit, la question de l'écrit en psychanalyse est plutôt « *casse-gueule* ». De la singularité de la clinique à la visée universelle de la métapsychologie, ça glisse en effet. Il en va précisément d'un enjeu de transmission. Quel enseignement la psychanalyse peut-elle laisser ?

Posé comme place, l'écrit, ou peut-être seulement cet écrit-là, se propose non pas de résoudre mais de traverser la question. Car ce n'est pas tant l'antériorité de l'écriture qui importe, que sa place. Au temporel, nous aimerions ainsi substituer le spatial, et déchiffrer l'écrit en places et lieux du corps, de la topologie et de la voix.

## SUR LE CORPS



### Le corps du texte

L'os en papier

**Le papier, et même l'espace blanc de la page d'ordinateur, c'est du corps.** Ce sont d'abord des morceaux sublimés du corps animal. Historiquement, les premiers hommes écrivent sur des parchemins ou peaux de bêtes tannées. Plus en amont, et de manière non exhaustive, les Chinois lisent l'avenir dans les

craquelures de carapaces brûlées de tortues. Et Lacan remonte jusqu'à l'encoche magdalénienne marquée sur un os de renne pour en extraire le trait unaire<sup>5</sup>.

De fait, « *C'est autour du trait unaire que pivote toute la question de l'écrit.*<sup>6</sup> » On ne saura jamais ce que marquent les encoches : des lunaisons, des animaux ou des ennemis tués ? Ce qui compte, et qui est compté, c'est une série d'événements marquants. Mais ils sont marqués en tant qu'identiques. Le trait unaire est la marque d'un sujet, mais sa marque universelle, alors qu'il n'y a de sujet que particulier. **Écrire en psychanalyse, c'est ainsi perdre la singularité de la cure.**

Et de la marque à l'effacement, il n'y a qu'un pas. Car vouloir se marquer d'un événement est bien la preuve qu'il nous échappe. Le trait unaire est donc à la fois ce qui inscrit et ce qui efface le sujet. Il est même en quelque sorte un effacement d'effacement : ce qui s'efface de vouloir être en vain ineffaçable. L'effacement est premier par rapport à la trace qu'il veut laisser.

Il n'y aurait donc d'histoire de l'écriture que rétroactive. Et de vérité du proverbe latin qu'inversé : « *Plût au ciel que les écrits restassent, comme c'est plutôt le cas des paroles*<sup>7</sup> ». Les écrits ne restent pas. Ce qui reste, c'est la trace matérielle de quelque chose de toujours déjà perdu : « *L'écriture donc est une trace où se lit un effet de langage*<sup>8</sup>. »

## Le trou dans lettre

La lettre concentre cette marque du corps de l'animal. L'encoche est un peu l'ancêtre de la lettre. Elle en imprime l'image. L'alphabet grec emprunte sa première lettre, 'alpha', à l'hébreu, 'aleph', qui signifie 'taureau'. « *Chacun sait que la lettre A est une tête de taureau renversée*<sup>9</sup> ». Le A est l'image schématisée et répétée du taureau, son trait unaire.

Mais il est aussi son image sonore. Le trait aleph devient le son *a*. Et dès lors, chaque fois qu'on veut marquer le son *a*, on écrit aleph. La lettre devient un son ex-trait d'un trait. Le son efface le trait qui efface le sujet.

Bref, c'est effacé, troué, de partout. D'ailleurs, cette lettre, le petit *a*, on dirait l'image d'un trou, n'était-ce sa barre à droite et comme dirigée vers l'Autre. **L'écriture est de toutes parts traversée par le manque. Et plus on voudrait l'écrire noir sur blanc, moins c'est ça.** La psychanalyse est le discours qui dit la vérité sur le manque. Alors ne le souligne-t-elle pas d'autant mieux qu'elle l'écrit?

Par ailleurs, un trou n'est pas un trou sans quelque chose qui l'entoure. « *La lettre n'est-elle pas... littorale plus proprement, (...) ? Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine*<sup>10</sup>. » La lettre fait bord entre le savoir et la jouissance.

## Le symptôme

### Le déchiffrement

Du corps animal au corps humain, il n'y a qu'un mot. Dès 1953, dans la lignée de Freud, Lacan lie le symptôme et l'écriture : « *Symbole écrit sur le sable de la chair et sur le voile de Maïa, il [le symptôme] participe du langage par l'ambiguïté sémantique que nous avons déjà soulignée dans sa constitution. Mais c'est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre. C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retrouvé la langue première des symboles*<sup>11</sup> ».

Le symptôme est la trace d'une écriture. Souvent échoué sur ou dans le corps, et à la manière du rébus d'un rêve, il attend sa lecture : « *si le symptôme peut être lu, c'est qu'il est déjà lui-même inscrit dans un procès d'écriture*<sup>12</sup> ».

Plus tard, notamment dans *R.S.I.*, Lacan met en lien l'écriture du symptôme et les écritures du nœud borroméen : « *ce sur quoi se déroule ma notation, c'est certain que c'est d'une expérience, d'une expérience de la figuration du symptôme*<sup>13</sup> ».

C'est dire aussi la proximité, jusqu'à l'identité, du symptôme et de la lettre. Lacan en effet situe le symptôme comme une fonction de la lettre. Et la fonction est à entendre au sens mathématique. Le symptôme EST une lettre, la lettre d'une formule logique : la lettre *a*. Ici encore, Lacan joue sur le signifiant lettre. Il n'y a de l'être qu'un effet de lettre. Et ce qui vient en place de l'être du sujet, ça n'est jamais que son symptôme.

### La jouissance

Le trait unaire est la marque du sujet comme jouissance. Bête ou ennemi tué(e), c'est seulement leur jouissance qui demande à s'inscrire. En clair, « *l'écrit, c'est la jouissance*<sup>14</sup> ».

Freud l'écrit déjà à sa façon dans *Inhibition, symptôme et angoisse* quand, en introduction à son œuvre, il met en relation l'inhibition et l'angoisse : « *Lorsque l'écriture, qui consiste à faire couler d'un tube du liquide sur un morceau de papier blanc, a pris la signification symbolique du coït, ou lorsque la marche est devenue le substitut symbolique du piétinement sur le corps de la terre mère, alors l'écriture et la marche sont toutes deux délaissées, parce que c'est comme si on exécutait l'action sexuelle interdite*<sup>15</sup> ».

En ce sens, le symptôme est une modalité de jouissance. Il est cette modalité qui concerne le Réel. Passer ainsi du symptôme comme chiffrement au symptôme comme jouissance implique qu'on peut apprendre à organiser sa jouissance : « *Savoir y faire avec son symptôme c'est là la fin de l'analyse*<sup>16</sup> ».

» Nous allons voir comment cela consiste, précisément, à apprendre à l'écrire autrement.

La jouissance est une lettre. C'est la lettre petit *a*, toujours la même, celle qui fait bord, avec son cortège sémantique de trace, de trou, de déchet, d'effacement,

d'absence. Alors de temps en temps aussi, **la jouissance s'écrie J. Si et seulement ci-gît ; pour rappeler en éclair la parenté de la petite mort et de la grande, et l'écriture comme épitaphe.**

## ENTRE LES NŒUDS



### L'inconscient comme écriture

#### La mise à plat du Réel

Si l'inconscient est à jamais insu, comment en rendre compte? Comment donner à voir l'invisible? Le recours de Lacan à la topologie s'offre comme une tentative de réponse.

Définie comme cette branche de la géométrie qui étudie les déformations spatiales par des transformations continues, la topologie prétend embrasser en un seul regard l'élaboration lacanienne des trois dimensions de l'être parlant : Symbolique, Imaginaire et Réel. Une figure topologique, c'est un dessin avec des lettres. Mais c'est aussi et surtout l'écriture de trous ; « *Pas de topologie sans écriture. (...) la topologie, ça consiste précisément à faire des trous dans l'écrit*<sup>17</sup>. »

Ce que représente le nœud borroméen, c'est le trou irréprésentable du Réel. Non seulement le Réel s'écrit sous la forme du nœud, mais il ne se fraye que par cette écriture. « *Il me semble que j'ai justifié en quoi le nœud borroméen peut s'écrire, puisque c'est une écriture, une écriture qui supporte un réel*<sup>18</sup>. »

Mais un trou ne s'appréhende que par ses bords. Et si le Réel se laisse écrire, ça n'est jamais qu'entre les nœuds. Et entre R.S. et I., il y a la lettre *a*, qui en forme le point de capiton.

Telle est cette «*logique élastique*<sup>19</sup>» qui attrape dans une écriture immobile le mouvement furtif des ouvertures/fermetures de l'inconscient. Les nœuds y sont superposés dans une telle mise à plat que s'y confondent en une coupure le recto et le verso. Et l'inconscient ne consiste peut-être finalement qu'en cette coupure.

## L'écriture impossible

«*Le réel, c'est le heurt*<sup>20</sup>», ce sur quoi la pensée bute. Le Réel, c'est l'impossible, l'impossible à dire et à écrire. Le Réel ne s'écrit pas. Ou plutôt, précise Lacan dans *Encore*, c'est «*ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*». L'effet de la double négation laisse entendre quelque chose de positif en écho.

Et pour l'éclairer, Lacan met en lien cette catégorie avec le rapport sexuel : «*Le ne cesse pas de ne pas s'écrire, par contre, c'est l'impossible, tel que je le définis de ce qu'il ne puisse en aucun cas s'écrire, et c'est par là que je désigne ce qu'il en est du rapport sexuel - le rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire*<sup>21</sup>.»

Il n'y a pas de rapport sexuel au sens logique du rapport. De fait, en logique, un rapport n'existe que s'il est écrit. Or, pour le résumer grossièrement, **'homme' et 'femme' ne sont que des signifiants** qui, toujours interposés par un reste de langage, ne se complètent ni donc ne s'écrivent jamais vraiment.

Mais ce n'est pas parce qu'on ne peut pas écrire quelque chose qu'on ne peut pas essayer de l'écrire quand même. Tout le semblant amoureux tient au contraire dans la répétition de cet effort : recommencer toujours et *Encore* à faire exister un rapport, même et surtout si «*ce n'est pas ça*<sup>22</sup>».

Le nœud borroméen écrit une attente. «*Le réel, c'est le possible en attendant qu'il s'écrive*<sup>23</sup>.» Il est une pure attente, une attente sans objet, du moins sans objet qui n'échappe toujours déjà. Il est l'attente d'un surgissement, le surgissement du Réel, mais dont l'impact ne se mesure jamais que dans sa rétroaction.

La topologie est l'écriture réussie d'un ratage. C'est le contour délimité d'un écrit sans fin, par lequel s'écrit qu'il y a quelque chose d'impossible à écrire.

## Entre mathématiques et poésie

### La transmission

Tenter de rendre compte de l'inconscient, c'est vouloir en transmettre un savoir. Et tout au long de son enseignement, Lacan ne cesse de proposer la psychanalyse comme science : «*à Sainte-Anne, (...) je posais la question de ce qu'on pourrait appeler un mathème, en posant déjà que c'est le point pivot de tout*

*enseignement, autrement dit qu'il n'y a d'enseignement que mathématique, le reste est plaisanterie<sup>24</sup>.»*

C'est que les mathématiques identifient des invariants. Appliquée au langage, la topologie permettrait alors de dire ce qu'il en est de la permanence du dire, ce qu'il y aurait de constant quand on parle. Dans un mathème, la lettre même est toujours identique à soi. A est toujours A, quelle que soit sa compréhension, toujours non verbale. C'est dire que son sens importe peu et qu'elle est même caractérisée par un pur non-sens. C'est en cela que la logique, qui ne se fonde que de l'écrit, est la seule voie praticable du Réel impossible.

Les mathématiques prétendent donc conserver leur permanence tandis que la langue évolue. De fait, la logique de la lettre voudrait s'opposer au glissement des signifiants. En invoquant le mathème, Lacan semble aspirer à rendre la psychanalyse enseignable sans perte, c'est-à-dire sans la perte du langage, dont les signifiants renvoient indéfiniment à d'autres : *« ledit langage comporte une inertie considérable, ce qui se voit à comparer son fonctionnement aux signes qu'on appelle mathématiques, mathèmes, uniquement de ce fait qu'eux se transmettent intégralement. On ne sait absolument pas ce qu'ils veulent dire, mais ils se transmettent. »*

Mais il ajoute aussitôt : *« Il n'en reste pas moins qu'ils ne se transmettent qu'avec l'aide du langage, et c'est ce qui fait toute la boiterie de l'affaire<sup>25</sup>. »* Pour être compris, le mathème, hors-langage, appelle son explication dans du langage. De sorte que le langage auquel il voudrait échapper l'y rattrape d'autant plus. Et c'est bien toute l'ampleur de ce ratage que nous avons à mesurer.

## L'insuccès

**Si Lacan ne cesse pas de vouloir rendre la psychanalyse enseignable, n'est-ce pas justement parce qu'elle ne l'est pas?** Si le mathème est l'idéal de l'enseignement de la psychanalyse, comme tout idéal, il échoue dans le Réel.

En fait, la psychanalyse oscille entre mathématiques et poésie. Lire un mathème lacanien, c'est toujours déjà en restituer la poésie. Par exemple, la seule lecture mathématique du graphe du désir nous plonge dans des trésors et des évanouissements : *« si notre graphe complet nous permet de placer la pulsion comme trésor des signifiants, sa notation comme ( $\$ \emptyset D$ ) maintient sa structure en la liant à la diachronie. Elle est ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit<sup>26</sup>. »*

Sans le support du graphe, et même parfois avec, on n'y comprend pas grand-chose. Mais on n'en ressent pas moins l'esthétique du drame du manque. Comme en poésie, des bribes de mots sortent de leurs phrases pour résonner dans leur étrangeté. **La topologie serait alors un support à énoncés poétiques. Et le mathème lacanien, une poésie qui ferait semblant d'être mathématique.**

Comme en poésie, l'écriture de Lacan donne à entendre plusieurs façons de parler en un seul trait. Plus encore, elle se propose comme une non-écriture, une

écriture où c'est pas ça, une écriture au bord de l'insupportable, quand l'œil bute sur le mot silencieux qui fait mal aux oreilles.

Ainsi de « *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*<sup>27</sup> », que l'on pourrait tout aussi bien entendre, notamment, comme : 'l'insuccès de l'unbewußt, c'est l'amour'. La sonorité est presque la même. Seule l'écriture est différente de celle qu'on s'attend à trouver, s'offrant tel le rapport sexuel, comme ne cessant pas de ne pas s'écrire.

## DANS LA VOIX



### Dans la cure

#### Lalangue

Le bruit du langage nous précède toujours déjà. Sa musicalité est première par rapport à sa compréhension. Lalangue, c'est la trace sur un sujet des premiers grands Autres, l'intonation de leurs désirs encore indistincts du sien. Lalangue, c'est du langage accolé à du ressenti : « *je rappelle que cette 'lalangue', je l'écrivais en un seul mot dans le dessein d'y faire sentir quelque chose*<sup>28</sup>. » C'est le plus intime du langage, le plus ininscriptible.

C'est dire que l'écriture et lalangue entretiennent une relation paradoxale. D'un côté, c'est bien parce que l'écriture ne fait pas entendre cette jouissance de lalangue que Lacan est parfois tenté de s'en dédire. Quid en effet, dans la cure, des intonations, des rires, des cris, des silences, des oublis, des lapsus de l'analysant si l'analyste en venait à les restituer par écrit ?

D'un autre côté cependant, le néologisme lacanien ne se distingue que de son écriture. Lalangue écrit ce qui, dans la langue, ne peut pas s'écrire. Du côté du Réel, lalangue tourne sept fois autour de l'impossible objet-voix. Elle trouve en vain le silence, comme l'encre la page blanche.

En s'écrivant autrement, lalangue ouvre à une autre écriture, une écriture nouvelle et toujours autre qui par son décalage écrirait moins ce qui est dit que ce qui ne l'est pas. Cette écriture-voix ferait entendre toujours autrement la séquence

acoustique de la chaîne signifiante. Elle en révélerait la langue archaïque dans tous ses effets plurivoques. Plurivoque, du latin *vox* qui veut dire voix.

Toujours au conditionnel, elle n'aurait que faire de l'orthographe ni de la grammaire. Elle imiterait au plus près la parole elle-même. « *Et c'est bien pourquoi j'use de cette écriture du mot qui consiste à en désigner la mention du dit. Ce que seule la langue que je parle permet, - mais ce n'est pas fait pour que, moi, je m'en prive en tant que je parle*<sup>29</sup>. »

## L'interprétation

L'analyste est supposé savoir interpréter les rêves, les lapsus, les actes manqués. Sous le contenu manifeste, il est sensé déchiffrer le contenu latent. Comme s'il n'y en avait qu'un et qu'il le détenait mieux que l'analysant lui-même.

Mais « *une interprétation ne saurait être exacte qu'à être... une interprétation*<sup>30</sup>. » Il n'existe pas d'interprétation qui ne soit en même temps un échec, un ratage, un reste de ce que dit l'analysant. L'analysant dit ce qu'il dit. La seule véritable interprétation consisterait à se taire ou à tout répéter tout le temps, dans la même intonation, sous le même timbre de voix, ce qui bien sûr est impossible.

Alors quitte à parler, autant écrire. De fait, **l'écriture se tient entre le silence et le bavardage**. En lieu d'une interprétation, l'analyste offre plusieurs écritures possibles. Dans l'identité phonématique, il donne à entendre une polysémie. Seule l'écriture, en effet, fait la différence : « *ce n'est pas le même sens, seulement pour des raisons d'orthographe*<sup>31</sup>. »

La fin d'une analyse, si tant est qu'elle existe, consisterait même dans ce seul changement d'écriture. **De la peau à la feuille, le symptôme s'effacerait à s'écrire comme sinthome**. De même, pour se libérer du nom du père, il n'y aurait qu'à se faire dupe de la bonne écriture.

Ainsi l'interprétation ne travaille pas tant à révéler une vérité qu'à la construire. **Il n'y a pas d'autre sens caché qu'un pur non-sens fait fiction**. S'il n'y a de sujet que d'effet de sens, bien souvent son être se concentre dans une phrase, un mot, une lettre écrits.

Entre mille exemples, il y a le rêve de 'la belle bouchère' dans lequel « *Truie*!<sup>32</sup> » peut sonner comme l'insulte d'un trou sans le 'o'. C'est aussi la fabuleuse reconnaissance identitaire de l'homme aux loups qui redécouvre les initiales de son vrai nom dans le rêve d'une guêpe : « *Mais Espe, c'est moi, S. P.*<sup>33</sup> » !



## Dans l'enseignement

### Le discours de l'analyste

C'est encore et toujours la même chose. Mais pour tenter de dire quand même quelque chose de nouveau, on peut toujours faire semblant de le dire autrement.

L'interprétation de l'analyste se retrouve sous une autre écriture dans le cadre des quatre discours tels que Lacan les élabore tout au long de son enseignement. Le discours inscrit dans un algorithme la prise du sujet dans le langage en fonction de la place des autres termes : le signifiant-maître, le savoir et l'objet du désir. Ni langage, ni parole, le discours ainsi défini se contente de mettre en rapport des lettres.

Si, dans le discours du psychanalyste, c'est l'objet qui commande le sujet, c'est seulement en fonction de la place de chacun, c'est-à-dire de leur place dans une écriture, elle-même déduite de l'écriture du discours du maître.

Or, cette écriture prétend rendre compte de ce qui se passe dans le Réel des liens sociaux. **Ce que ne cesse de promouvoir Lacan, en effet, c'est la subjectivité comme assujettissement.** Le sujet se déduit du langage, il en est le produit. Alors pourquoi pas un produit mathématique déduit d'une écriture ?

Sur le fond comme dans la forme, tout se résume à une question topologique, au sens premier de place, de lieu. C'est d'ailleurs seulement dans un certain cadre, celui des séminaires, que Lacan élabore ses discours. En fait, il les élabore en même temps qu'il les dit. Sans quoi, à nouveau, on n'y comprendrait rien. **L'écriture est lettre morte sauf à être parlée, énoncée à voix haute.** Ainsi, le discours analytique produit une écriture qui produit à son tour une parole. « *Le discours analytique est ce mode de rapport nouveau fondé seulement de ce qui fonctionne comme parole*<sup>34</sup> ».

### La lecture

Disons-le enfin, la voie du discours du psychanalyste se trace de sa voix lue. « *Il est bien évident que dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire*<sup>35</sup> ».

L'écriture n'a de sens que destinée à une lecture. Et sous ses apparences d'écouter ou d'écrivain, voire d'écrivain, le psychanalyste est en fait un lecteur. C'est un ana-liseur, qui lit et enseigne à faire lire les paroles toujours autrement : « *Ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est toujours ceci- à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture que ce qu'il signifie*<sup>36</sup>. »

Et ce qu'il lit, c'est l'inconscient. Il en lit les traces laissées par des effets du langage : sur le corps, dans la voix, sur un tableau noir... L'inconscient est ce qui se lit au-delà de ce qui se dit. Il est ce toujours lu ailleurs que d'où il s'écrit : « *L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou*

*occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent elle est déjà écrite ailleurs<sup>37</sup>.»*

Ainsi, les écrits de Lacan ne sont pas tant faits pour être lus que pour faire parler. *«Voilà donc l'écrit en tant que c'est quelque chose dont on peut parler<sup>38</sup>.»* La topologie, notamment, est une écriture vouée à être dite, à être lue à haute voix. Le nœud borroméen, par exemple, ne veut rien dire. Mais il fait vouloir dire. Son écriture appelle à en dire, à en lire, toujours plus.

En ce sens, s'il n'y a d'écriture que pour être lue, il n'y a de lecture elle-même que pour être relue. La trace s'imprime d'autant mieux qu'elle se répète. Et elle peut être relue autant de fois qu'elle comporte de sens. C'est-à-dire aussi devant autant d'Autres qu'il en existe pour l'entendre. Indéfiniment.

## Conclusion

En semblant de conclusion, disons que la théorie analytique emprunte son savoir à la science, notamment à la logique et à la linguistique. Comme une science, on pourrait dire qu'elle a un objet, l'inconscient.

Mais elle n'est pas une science exacte. Si elle est enseignable, c'est en tant qu'issue d'une pratique. Et cette pratique est celle de la parole, toujours en reste d'un indicible, et d'un ininscriptible. Car la psychanalyse a certes un objet, mais qui prend toujours en compte le sujet. Et ce sujet est toujours déjà divisé par le langage.

En fait, la psychanalyse n'est pas une science, c'est un savoir. La psychanalyse est un semblant de science, ou la science du semblant. C'est une science de dupes, ou plutôt, de non-non dupes de la science. Elle est la science qui interroge la scientificité-même de la science : *«aucun résultat de la science n'est un progrès. Contrairement à ce qu'on s'imagine, la science tourne en rond, et nous n'avons pas de raison de penser que les gens du silex taillé avaient moins de science que nous. La psychanalyse notamment n'est pas un progrès, (...), c'est un biais pratique pour mieux se sentir<sup>39</sup>.»*

La psychanalyse n'est pas une science du tout. C'est une science du pas-tout. Le pas-tout dire, le pas-tout-jouir, le pas-tout-écrire. Elle est un au-delà de la science. Est-ce à dire qu'elle est religion ? Le plus intime de son expérience comporte en tout cas un véritable acte de foi, *« Acte de foi ai-je dit dans le sujet supposé savoir<sup>40</sup> »* et dans son objet-même, l'inconscient, par définition inconnaissable.

La psychanalyse n'est sans doute pas une religion mais une croyance, une croyance en la parole de l'Autre. C'est une croyance laïcisée en un Autre désacralisé. Et dont l'éclatement s'éparpille sur tous les petits autres. **La psychanalyse est une poésie. C'est la poésie singulière de chaque rencontre.**

<sup>1</sup> J. LACAN, Le séminaire livre IX, *L'identification*, 1961-1962 – non paru – 20 décembre 1961

<sup>2</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, 1968-1969 – Seuil- p. 316

<sup>3</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas ...*, 1970-1971 – Seuil - p. 64

- 
- <sup>4</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XX, *Encore*, 1972-1973 – Points Essais – p. 37
- <sup>5</sup> J. LACAN, S09, *L'identification* – 6 décembre 1961
- <sup>6</sup> J. LACAN, *Conférence à Genève ...*, 4 octobre 1975 - Bloc-notes de la psychanalyse, n° 5- p. 20
- <sup>7</sup> J. LACAN, *Le séminaire sur « La Lettre volée »*, 1955 - *Ecrits I* – Points Essais – p. 27
- <sup>8</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 153
- <sup>9</sup> J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 17
- <sup>10</sup> J. LACAN, *Lituraterre*, 1971 - *Autres Ecrits* – Seuil - p. 14
- <sup>11</sup> J. LACAN, *Fonction et champ de la parole...*, 1953 - *Ecrits I* – Points Essais – p. 279
- <sup>12</sup> J. LACAN, *La psychanalyse et son enseignement*, – *Ecrits I* – Points Essais – p.442
- <sup>13</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XXII, *R.S.I.*, 1974-1975 – non paru - 18 février 1975
- <sup>14</sup> J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 129
- <sup>15</sup> S. FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926 - Quadrige/PUF, 2005 - p. 6
- <sup>16</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XXIV, *L'insu que sait ...*, 1976-1977 – non paru - 16 novembre 1976
- <sup>17</sup> J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 81
- <sup>18</sup> J. LACAN, S22, *R.S.I.*– 17 décembre 1974
- <sup>19</sup> J. LACAN, S09, *L'identification*, 21 février 1962
- <sup>20</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux ...*, 1964 – Points Essais - p. 188
- <sup>21</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 120
- <sup>22</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 142
- <sup>23</sup> J. LACAN, S24, *L'insu que sait ...*, 8 mars 1977
- <sup>24</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XIX, *Ou pire*, 1971-1972 – non paru - 15 décembre 1971
- <sup>25</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 140
- <sup>26</sup> J. LACAN, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, 1960 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 298
- <sup>27</sup> J. LACAN, titre du séminaire XXIV
- <sup>28</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XXV, *Le moment de conclure*, 1977-1978 – non paru - 11 avril 1978
- <sup>29</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 167
- <sup>30</sup> J. LACAN, *La direction de la cure...*, 1958 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 78
- <sup>31</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XXI, *Les non-dupes errent*, 1973-1974 – non paru – 13 novembre 1973
- <sup>32</sup> J. LACAN, *D'une question préliminaire...*, 1957 - *Ecrits II* – Points Essais – p. 12
- <sup>33</sup> S. FREUD, *Cinq psychanalyses, L'homme aux loups*, 1918 – PUF - p. 397
- <sup>34</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 39
- <sup>35</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 38
- <sup>36</sup> J. LACAN, S20, *Encore* – p. 49-50
- <sup>37</sup> J. LACAN, *Fonction et champ de la parole...*, 1953 - *Ecrits I* – Points Essais – p. 257
- <sup>38</sup> J. LACAN, S18, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* - p. 84
- <sup>39</sup> J. LACAN, S24, *L'insu que sait ...*, 14 décembre 1976
- <sup>40</sup> J. LACAN, Le séminaire livre XV, *L'acte psychanalytique*, 1967-1968 – non paru – 21 février 1968